

ARCHIVES

La mémoire de la Shoah s'est construite par à-coups, au gré d'une succession de crises

Le Monde

Publié le 24 janvier 2005 à 13h26, modifié le 24 janvier 2005 à 13h26 • Lecture 3 min.

Article réservé aux abonnés

Pourquoi paraît-on célébrer le 60^e anniversaire de la fin du cauchemar concentrationnaire avec plus d'éclat encore que le cinquantenaire ? Pour Jean-Charles Szurek, un historien français qui travaille sur la mémoire de la Shoah en Pologne, *"on a un sentiment de dernière fois"*. Comme ce fut le cas à l'été 2004 pour les célébrations du débarquement, le 60^e anniversaire de l'entrée des troupes soviétiques à Auschwitz serait l'ultime rassemblement des survivants de l'événement. Pour Marie-Claire Lavabre, directrice de recherches au Cevipof et spécialiste de la mémoire collective, *"on commémore d'autant plus qu'il y a de moins en moins de mémoire vive"*.

Un discours sur la *"lassitude d'entendre parler d'Auschwitz" (Holocaust fatigue)* se fait aussi entendre depuis les années 1990, en Europe comme aux Etats-Unis. Le romancier Martin Walser en avait été à l'automne 1998 le porte-parole occasionnel lorsqu'il se mit à dénoncer *"l'instrumentalisation"* d'Auschwitz et la *"routine de la culpabilisation"* dans le débat public allemand. Mais la sensibilité de certaines élites ne reflète pas forcément la perception générale, où le sujet inspire, y compris parfois dans les jeunes générations, de la douleur plutôt que de la réticence.

La mémoire de la Shoah ne suit donc pas un cours linéaire, baissant tendanciellement selon le modèle du deuil individuel. Elle procéderait plutôt par à-coups, par une succession de crises qui portent, à intervalles de plus en plus réguliers, le sujet sur la scène publique internationale.

LA SUITE APRÈS CETTE PUBLICITÉ

On peut dater la première de ces "crises" de l'enlèvement en Argentine par les services secrets israéliens d'Adolf Eichmann, l'un des organisateurs de l'extermination, dont le procès s'est ouvert à Jérusalem le 11 avril 1961.

80 ANS DE MÉMOIRE VIVE

Le retentissement de ce procès (la salle de presse pouvait accueillir 600 journalistes) désenclave une mémoire qui jusque-là - et depuis la clôture des procès des responsables nazis à Nuremberg, à la fin des années 1940 - demeurait d'autant plus cantonnée aux cercles de survivants ou aux milieux juifs que la guerre froide créait un contexte peu favorable à son expression. Le "camp socialiste" était soupçonné de s'approprier le souvenir d'Auschwitz, tandis que la réintégration de l'Allemagne dans le concert des nations mettait, à l'Ouest, ces commémorations sous le boisseau.

Si les grands témoignages - *L'Univers concentrationnaire* de David Rousset (1946), *Si c'est un homme* de Primo Levi (1947), *L'Espèce humaine* de Robert Antelme (1949) ou *La Nuit* d'Elie Wiesel (1957) - sont

publiés avant le procès d'Eichmann, leur popularité sera bien postérieure. Les procès charrient un lot d'archives qui constituent les premiers fonds où commencent à puiser les historiens : le Français Léon Poliakov de façon pionnière avec son *Bréviaire de la haine* (1951), puis l'Américain d'origine viennoise, Raul Hilberg, avec sa *Destruction des juifs d'Europe* (1961, traduction française, Fayard, 1988).

C'est à partir du 40^e anniversaire que la commémoration d'Auschwitz devient un événement international. Un intellectuel allemand, l'égyptologue Jan Assmann, a tenté, dans un de ses ouvrages, *La Mémoire culturelle* (Beck, 1997), d'expliquer pourquoi. Pour lui, la mémoire vive s'étend sur une période de quatre-vingts ans à l'issue de laquelle disparaissent les derniers survivants.

Après quarante ans, note-t-il, les témoins se souviennent, adultes, d'un événement vécu dans leur enfance ou leur jeunesse. C'est l'occasion d'une "*crise mémorielle*" dont le discours solennel du 8 mai 1985 du président allemand Richard von Weizsäcker au Bundestag à l'occasion du 40^e anniversaire de la capitulation et la "querelle des historiens" allemands sur l'unicité du génocide fournit l'illustration.

En France, cela correspondrait à la sortie du film *Shoah* de Claude Lanzmann (1985) et aux premiers procès pour "crimes contre l'humanité" liés au génocide avec, en 1987, celui de Klaus Barbie, traqué et retrouvé par Serge et Beate Klarsfeld. La montée en puissance du négationnisme dans ces années-là contribue, à sa manière, à mobiliser historiens, juristes et associations de déportés. En 1986, Elie Wiesel reçoit le prix Nobel de la paix, au titre des rescapés d'Auschwitz.

Tandis que le 50^e anniversaire de la libération du camp d'extermination avait entériné les effets que la fin de la guerre froide produisait sur la mémoire de la Shoah, le 60^e correspondrait à un moment de transition. Les témoins sont encore là, mais les éléments qui supporteront une mémoire désormais fortement institutionnalisée se mettent, eux aussi, en place.

Si un Musée de l'Holocauste existe, depuis 1993, à Washington, il est significatif que ce 60^e anniversaire coïncide avec l'achèvement du *Denkmal* (Monument) de l'Holocauste à Berlin, après quinze ans de controverses (l'inauguration est prévue en mai). Bien loin donc de "*passer*", comme certains le pensaient, le souvenir d'Auschwitz s'inscrit, au contraire, dans la pierre. Après la lente reconnaissance de la singularité du génocide, sa mémoire semble maintenant échapper aux victimes et à leurs descendants pour se métamorphoser en patrimoine universel.

Nicolas Weill

Le Monde

Le Monde Ateliers

Découvrir

Cours du soir

Géopolitique - Comprendre la Chine de Xi Jinping

Cours du soir

Comment regarder un tableau - Les Modernes et les Anciens